

DIRECTEUR-GERANT : A. REBOUX  
BUREAU : RUE NAIN  
ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr.  
LE NORD DE LA RANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sans avis contraire.  
ANNONCES: 20 centimes la ligne  
RÉCLAMES: 25 centimes  
— On traite à forfait. —

# JOURNAL DE ROUBAIX

## MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

Heures de départ des trains : Roubaix à Lille, 5 17, 7 21, 8 21, 9 53, 11 26, m., 12 26, 1 56, 3 42, 5 11, 6 13, 7 38, 9 36, 11 24, m. — Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 38, 7 18, 8 48, 10 12, 11 23, m., 1 15, 2 38, 4 48, 5 49, 6 13, 10 23, 11 45, m. — Lille à Roubaix, 5 20, 7 00, 8 30, 9 55, 11 05, 12 57, 2 20, 4 30, 5 30, 7 55, 10 05, 11 45. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 10, 7 12, 8 22, 9 52, 11 22, m. — Mouscron à Lille, 7 00, 8 00, 9 26, 11 05, 12 05, 2 21, 4 30, 5 30, 7 54, m.

**ROUBAIX, 16 FÉVRIER 1873**

**COURSES DE PARIS**

17 FÉVRIER

5/20	53 53
4/12	81 78
Emprunt 1871	87 25
Emprunt 1872	89 25

18 FÉVRIER

5/20	56 25
4/12	81 75
Emprunt 1871	87 90
Emprunt 1872	89 90

### DE ROUBAIX A MADRID

Des messieurs, qui se disent les délégués des républicains roubaixiens, se proposent d'expédier à Madrid l'adresse suivante :

Aux citoyens présidents et membres du Conseil des ministres de la République espagnole, Citoyens,

Les démocrates de la ville de Roubaix (Nord) tiennent à vous adresser, à travers la France républicaine, un témoignage d'admiration et fraternelle sympathie.

L'œuvre à laquelle vous présidez est grande, car, en fondant la République ibérique fédérative occidentale, et quand, débarrassés de nos factions monarchiques, nous aurons rétabli la République française, vous tendant les bras en disant au nom de la fraternité, ce que Louis XIV disait au nom de la conquête : « Il n'y a plus de Pyrénées. » Le premier noyau des Etats-Unis d'Europe sera formé et les autres peuples ne tarderont pas à suivre votre exemple.

Courage, citoyens, la tâche que vous avez entreprise est immense, mais elle ne sera pas au-dessus de vos mâles résolutions; les difficultés sans nombre qui vous entourent vous les vaincrez, car vous travaillez au nom de la Justice et de la Vérité. Quant à nous qui étions inconsolables des malheurs de la France, nous tirons une suprême consolation de ce qui vous arrive en songeant que nos douleurs vous ont évité la férule d'un despote allemand, ce qui vous a permis aujourd'hui de proclamer la République!

Encore une fois, courage, citoyens, les démocrates de l'Europe vous accompagnent de leurs vœux.

Vive la République ibérique!  
Vive la République française!  
Vive la République fédérative occidentale!!

Les délégués.

Roubaix, le 15 février 1873.

Comment trouvez-vous cela? ... Est-ce assez réussi dans le genre ridicule et se figure-t-on M. Figueras annonçant au conseil des ministres que la République espagnole est reconnue par les démocrates de la ville de Roubaix (Nord)? Pour compléter la plaisanterie, les « délégués » devraient aller eux-mêmes porter leur adresse à Madrid. Il y arriveraient on plein carnaval et, bien qu'on n'ait pas envie de rire là-bas pour le quart-d'heure, on leur ferait certainement une jolie réception avec guitares et castagnettes. Cela jetterait quelque gaieté au travers de tant de misères et les compositeurs dans l'embarras y trouveraient le sujet d'un opéra-bouffe fort amusant. Ces « délégués » ne livrent pas leurs noms au public. A cette phraséologie, on

reconnait aisément la main du rédacteur; mais qui a signé? ... Sont-ce les membres de certaine association formée, dit-on, pour arriver à la commandite par la République? Sont-ce les trois marchands d'os de la pétition dissolutionniste? On n'en sait rien. Evidemment, les promoteurs ont compris que leurs personnalités étant connues, la manifestation en deviendrait encore plus risible. Ils se sont rendus justice et l'on voit qu'ils mettent en pratique la parole du sage : *Connais-toi toi-même.*

Mais il y a dans cette adresse si ridicule, une phrase qui est tout simplement odieuse. C'est celle-ci : « Quant à nous, qui étions inconsolables des malheurs de la France, nous tirons une suprême consolation de ce qui vous arrive, en songeant que nos douleurs vous ont évité la férule d'un despote allemand, ce qui vous a permis aujourd'hui de proclamer la République! »

Voilà la guerre de 1870, justifiée par nos démocrates eux-mêmes!

Ils l'avaient, ils sont consolés! La France est humiliée, démembrée, appauvrie, des milliers de ses enfants ont péri, ses villes ont été brûlées, saccagées; le Prussien insatiable occupe encore ses provinces. Mais qu'importe à ces Français! Qu'importe à ces patriotes, les malheurs de la patrie! Ils ont tout oublié, car la République est proclamée à Madrid!

O honte! O abaissement! Vit-on jamais affirmation plus impudente de cette pensée impie écrite dans le cœur de tous nos démagogues : La France peut périr, pourvu que la République triomphe!

ALFRED REBOUX.

Notre correspondant de Versailles nous écrit :

La commission des Trente s'était réunie pour entendre et délibérer sur le rapport de M. le duc de Broglie. Mais on savait que l'incident ou plutôt la suite de l'incident de M. de Carayon-Latour et de M. Challemeil-Lacour devant avoir lieu, la commission a suspendu sa séance.

Cet incident a porté préjudice à l'interpellation de M. d'Abbadie de Barrau au ministre de la guerre au sujet des programmes de St-Cyr. L'Assemblée était houleuse, fortement agitée et n'écoulat que médiocrement l'orateur, dont le discours a été interrompu longuement, à plusieurs reprises. Le ministre de la guerre a été court, net; aussi court, aussi net que l'interpellateur avait été long et diffus; il a maintenu les mesures prises et l'affaire en est restée là.

Alors, M. de Carayon-Latour monte à la tribune et demande à l'Assemblée de fixer un jour pour lui permettre d'apporter quelques renseignements qu'elle avait paru désirer; M. Challemeil-Lacour est, du reste, averti. L'Assemblée décide qu'elle entendra M. de Carayon-Latour de suite. — L'orateur explique dans son langage si simple et si sympathique les faits dans lesquels il a lui et le 3<sup>e</sup> bataillon des mobiles de la Gironde, été mis en cause. L'Assemblée a voulu connaître encore mieux les faits, il a fait tous ses efforts pour satisfaire ce désir.

Sur les ordres de M. le ministre de la guerre, on a réorganisé la division de Lyon le fameux rapport. On ne l'a pas retrouvé. Mais enfin, il se a retrouvé et il indique à l'Assemblée ce qu'il contenait à peu près. Il rappelle la conduite du maire radical de Venissieux et déclare que ce magistrat d'aventure avait eu à se repentir de son insolence et de sa fourberie.

Il y a quelques documents qui satisfont la curiosité imprudente de M. Challemeil-Lacour. — C'est d'abord un certificat de la municipalité actuelle de Venissieux qui a bien connu les faits imputés, par le maire radical à M. de Carayon et à ses mobiles; le témoignage est complet. Puis, une lettre du général Bressolles qui, en effet, envoyé le fameux télégramme dont on a tant parlé, mais en réponse à une question posée de manière à faire croire que c'était lui, Bressolles, qui aurait fait un rapport contre M. de Carayon. La lettre du général est complète, aussi explicite qu'il est possible et ne laisse aucun doute; elle confirme purement et simplement les affirmations de M. de Carayon-Latour. En terminant, le si sympathique membre de la droite, rappelle que, parti de Bordeaux avec 1135 hommes, il est entré en Suisse avec 385 hommes. La moitié du bataillon était restée sur le champ de bataille.

Un membre, M. de Champvallier, laisse échapper ce mot : ce n'était pas des républicains! La gauche se lève, crie, hurle; M. Langlois s'élance au banc de M. de Champvallier, le menace, le frappe presque; il y a une véritable mêlée. Le silence se rétablit à grand-peine et M. de Champvallier déclare à la tribune qu'il n'a voulu blesser personne; qu'il ne s'adressait qu'aux partisans du drapeau rouge. M. Scholcher veut monter à la tribune; le président lui refuse la parole et déclare l'incident clos. — M. de Carayon termine en disant qu'il n'avait jamais demandé les opinions politiques de ses soldats, qu'il n'avait vu en eux que des soldats de la France, et qu'il n'avait ramené que la moitié de ces hommes dont, quelques mois auparavant, la presse paraissait si peu précieuse à M. Challemeil-Lacour.

Croira-t-on que cet homme ait osé reparaitre à la tribune et, dire à l'Assemblée qu'elle avait du temps à perdre pour prêter l'oreille à de pareilles histoires? Croira-t-on qu'il demande encore sa pièce et qu'il étale le cynisme le plus complet et accuse la presse conservatrice de faire le métier d'insulteurs de profession? — Il continue sa diatribe et l'heure me force d'ajourner à demain.

### Nouvelles du jour

La commission des Trente a entendu le rapport de M. de Broglie, qui maintient naturellement toutes les décisions de la commission dans le sens et l'esprit de la majorité telles qu'elles sont révélées dans la discussion. La commission s'est ajournée à aujourd'hui pour examiner les autres amendements Tallon, Arago, sur lesquels elle n'a pas encore statué. On ne croit pas que le rapport puisse être déposé aujourd'hui.

M. Princeteau vient d'être frappé d'une attaque d'apoplexie.

Le Courrier de France se dit en mesure d'affirmer que le général Rivière a fait subir, dans ces derniers jours, un nouvel interrogatoire au maréchal Bazaine.

Le Journal des Débats publie aujourd'hui un feuilleton de M. Jules Janin sur Marion-Delorme, non à propos de la représentation de la semaine dernière, mais de la 1<sup>re</sup> représentation, qui eut lieu en 1831.

Cette revue rétrospective du célèbre drame offre des rapprochements curieux entre les passions littéraires de l'école romantique et l'indifférence électorale actuelle.

Le ministre de la guerre a décidé que les demandes de prolongation de congés, à titre de soutien de famille formées pour les militaires gradés, seraient toujours accompagnées de l'offre de la remise de leurs galons.

Le ministre de la guerre vient d'adresser de nouvelles instructions aux généraux commandants militaires ou divisionnaires pour mettre un frein à la tendance plus répandue que j'ai déjà mentionnée qu'ont les officiers de se faire reconnaître en dehors de la voie hiérarchique pour obtenir de avancements.

### LETTRÉ DE PARIS

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Paris, 17 février.  
Ma lettre de samedi a pu déjà vous faire pressentir le temps d'arrêt qui semble se produire dans les dispositions des princes d'Orléans à se rapprocher du chef de la maison de Bourbon. Les membres du parti orléaniste qui voulaient que toute résolution au sujet de la visite du comte de Chambord fut ajournée, après le débat sur le sujet de la commission des Trente, ces membres l'auraient, dit-on, emporté pour le moment. L'Assemblée nationale avait signalé, hier, un projet de démarche collective qui devait être fait par un certain nombre de membres de la droite et du centre droit auprès du comte de Paris, afin de le décider à se rendre auprès du comte de Chambord. L'opportunité de cette démarche a été examinée hier, dans une réunion d'une quinzaine des principaux membres de la droite et du centre droit qui se sont réunis chez M. le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia. Aucune résolution, m'assure-t-on, n'a été adoptée, et il est probable que la visite du comte de Paris sera de nouveau ajournée. C'est là une cause d'un vif désappointement pour toutes les populations éclairées qui, en France, n'ont aucune confiance dans la République et n'attendent que du retour de notre Monarchie nationale, le rétablissement d'un ordre durable, la sécurité et l'activité du travail. Qui se réjouit surtout de ces hésitations des princes d'Orléans? Ce sont les officiers de la présidence et les radicaux qui redoutent l'accord entre les princes de la maison de Bourbon, parce que cet accord serait la mort de la République et de l'anarchie. Cette hostilité des officiers de la présidence et des radicaux contre la fusion, devrait donc être précisément un motif pour le faire. Cette conduite des princes d'Orléans est d'autant plus difficile à comprendre que M. le comte de Chambord

leur avait ouvert la porte aussi largement que possible, en ne mettant en avant que des conditions absolument acceptables, c'est-à-dire le reconnaissance du principe monarchique dans son entier, et la résolution des princes d'Orléans de reprendre leur rang dans le sein de la famille royale. Aucune objection ne peut être opposée à ce point de vue. Après les déclarations faites au sujet de leurs amis par les princes d'Orléans, qu'ils n'entendent pas recommencer 1830, qu'il n'y avait plus qu'une monarchie en France, après la lettre écrite au nom de M. le duc de Nemours pour déclarer que M. le comte de Chambord était la personnification suprême de la monarchie; et qu'il ne rencontrerait pas de compétiteurs dans la famille d'Orléans, comment expliquer qu'un d'entre eux ait été publié contre la lettre récente d'un membre de la Chambre des communes, lettre qui prêtait à M. le comte de Paris des arrière-pensées de recommencer dans certaines éventualités, l'acte de 1830?

Toutes ces hésitations, ces réticences, et cette inaction sont bien regrettables dans l'intérêt du pays et des princes eux-mêmes. En ne facilitant pas le retour de la monarchie, ils facilitent à M. Thiers l'exécution des plans de cette République qui, en passant dans les mains du radicalisme, ne manquera pas de renvoyer ensuite les princes d'Orléans à se leur reprendre les biens qui viennent de leur être rendus.

Espérons encore que de plus amples réflexions et des conseils plus sages épargneront aux princes d'Orléans une redoutable responsabilité. Les révolutionnaires espagnols sont divisés en cinq groupes : conservateur, radical, rouge, fédéral et militaire. Ils se tendent pas à s'examiner réciproquement. A Barcelone, la situation est si grave que le général Gamina a fait revenir une grande partie des troupes qui opéraient contre les carlistes, ce qui laissera le Catalogne à la disposition de S. A. R. don Alphonse de Bourbon et de ses généraux. Trop tard! ... Les ouvriers de Barcelone et des frangeurs (ils sont nombreux) ont fait un véritable razzia dans les arsenaux. Tous sont armés! Bienôt Barcelone aura ses journaux de juin, si Gamina, Lano, le gouverneur et les troupes qui resteront fidèles, ne s'enferment pas dans Montjuïc.

L'immortelle Saragosse est menacée à la fois par les rouges et les fédéraux. Les moments sont si critiques, disent les journaux de cette ville, que le capitaine général a prié les officiers d'artillerie de conserver le commandement de leurs batteries. Cette mesure est grave et révèle dans l'armée une anarchie aussi grave que dans les pouvoirs publics.

### Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 19 FÉVRIER 1873

— 20 —

## LE TRIOMPHE D'UNE FEMME

(Traduction de l'anglais)

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE VII.

Les bons Samaritains.

(Suite)

Elle reprenait ses forces malgré sa douleur. Son tempérament vigoureux prit le pas sur la souffrance, et après sa maladie, elle se releva comme une belle fleur courbée et meurtrie par l'orage. Le congé de Richard Thornton était expiré depuis quelques jours, mais le Royal Phoenix Théâtre fermait ses portes dans les mois de chaleur, et il était libre. Il resta à Paris avec sa tante, car ils avaient tous deux le même but à atteindre au prix de n'importe quel sacrifice. Dieu merci! il y a encore de par le monde de bons Samaritains qui ne craignent pas de rebrousser chemin quand ils rencontrent sur la route un voyageur blessé qui a besoin de secours et de tendresse. La température parisienne était

refroidie dans les premiers jours du mois de septembre, et une brise rafraîchissante commençait à chasser la chaleur lorsque Eleanor Vane fut assez forte pour venir s'asseoir dans le petit salon et boire du thé à l'anglaise avec ses deux amis.

Elle était assez bien portante pour se permettre cette licence, et Richard et la signora songeaient déjà à retourner en Angleterre; mais avant de quitter Paris il restait quelque chose qu'elle savait tôt ou tard — et qu'il valait peut-être mieux lui dire sur-le-champ.

Ils avaient renvoyé cette explication du jour au lendemain, attendant de la jeune fille une question qui servirait de prétexte à la révélation à faire.

Dans cette après-dînée de septembre, Eleanor était assise auprès de la fenêtre ouverte. Son peignoir de mousseline blanche et les longues boucles de ses cheveux qui s'éparpillaient sur ses épaules donnaient à sa beauté un parfum virginal.

Depuis longtemps elle n'avait pas ouvert la bouche; ses deux compagnons la regardaient furtivement et épiaient chaque changement de sa physionomie. Sa tasse de thé était intacte sur une petite table à côté d'elle et ses mains jointes s'appuyaient sur ses genoux.

Elle parla enfin et adressa précisément cette question qui devait faciliter à ses amis la révélation qu'ils avaient à lui faire.

« Vous ne m'avez jamais dit comment

est mort mon père, leur dit-elle. Il a dû mourir en très-peu de temps, je crois? »

Eleanor Vane parlait tranquillement. Elle n'avait jamais prononcé le nom de son père avec aussi peu d'émotion extérieure. Ses mains frissonnèrent légèrement sur son peignoir et sa figure se tourna vers la signora et Richard Thornton, avec un air de pénétration.

Papa est mort subitement, n'est-ce pas, répéta-t-elle.

— Oui, ma chère, subitement.

— Je l'avais pensé. Mais pourquoi ne l'a-t-on pas rapporté ici? Pourquoi n'ai-je pu voir... »

Elles arrêta brusquement et se retourna vers la fenêtre. Elle tremblait violemment de la tête aux pieds.

Ses deux compagnons se taisaient. Ce terrible quelque chose qui restait à dire, il faudrait bien le communiquer tôt ou tard; mais qui oserait l'avouer à cette jeune fille d'une nature si bouillante et d'un tempérament si nerveux.

La signora haussa les épaules par un mouvement de désespoir et regarda son neveu. M. Thornton avait dessiné toute la matinée dans le petit salon. Il avait essayé d'intéresser Eleanor aux grands effets qu'il préparait pour Raoul.

Il lui avait expliqué le mécanisme de la porte secrète pratiquée dans la boiserie de la chambre de l'empoisonneur, et il avait fait jouer son modèle en carton à plusieurs reprises pour qu'elle comprît le mouvement. Dick s'imaginait que la porte secrète était quelque chose d'assez

ingénieux pour chasser la douleur; mais le triste sourire qu'Eleanor avait accordé à ce petit mécanisme avait fait mal au cœur du peintre. Richard soupira en répondant au regard de sa tante. L'aveu lui paraissait toujours aussi pénible. La pauvre orpheline de quinze ans deviendrait peut-être folle à force de regretter son prodigieux père.

Eleanor Vane ramena ses regards vers eux au moment où ils étaient embarrassés et se demandaient ce qu'il faudrait dire.

« Mon père a eu recours au suicide, » dit-elle d'une voix extraordinairement calme.

La signora tressaillit et se leva comme si elle avait voulu s'approcher d'Eleanor. Richard devint pâle et baissa les yeux sur la table où sa main tremblante remuait les morceaux de carton et les broches.

« Oui, s'écria Eleanor, vous m'avez trompés depuis le commencement jusqu'à la fin. Vous m'avez dit d'abord qu'il n'était pas mort, et puis, quand vous avez reconnu l'impossibilité de me cacher le malheur, vous ne m'avez avoué que la moitié... oui, la moitié seulement de la cruelle vérité. Et maintenant encore, maintenant que j'ai assez souffert pour qu'aucune douleur nouvelle ne puisse m'atteindre, vous continuez à me tromper, à ne pas me raconter ce que vous savez. Mon père m'a quittée, bien portant et gai. Ne vous jouez pas de moi, signora! je ne suis plus un enfant, une

pensionnaire, ni une à laquelle on fait croire ce qu'on veut. Je suis une femme et je veux tout savoir. Mon père s'est tué! »

Elle s'était levée dans son animation, mais elle s'appuya d'une main sur le dossier de la chaise comme si la force lui manquait pour se tenir debout.

La signora s'approcha d'elle et l'entoura de son bras la taille de la fille; mais Eleanor ne prit pas garde à cette attention maternelle.

« Dites-moi la vérité! s'écria-t-elle avec violence; mon père s'est-il tué? »

— On le craint, Eleanor.

La figure pâle de l'orpheline devint plus pâle encore et son corps se raidit tout à coup.

« On le craint, répéta Eleanor; ce n'est donc pas sûr? »

— Non, pas tout à fait sûr.

— Pourquoi me cachez-vous la vérité? Croyez-vous diminuer ma douleur en me lâchant les mots un par un; dites-moi tout. Que peut-il y avoir de plus pénible que la mort de mon père, la mort volontaire? Parlez, et sur-le-champ, si vous ne voulez pas que je devienne folle!

— Je parlerai, Eleanor; je parlerai; répondit la signora avec douceur. Je veux tout vous dire. Je veux que vous sachiez tout, quelque triste que cela soit. C'est là le grand malheur de votre vie, ma chère enfant, et vous le subissez de bonne heure; mais j'espère que vous le